Matthieu Mégevand

Lautrec

Flammarion

Lautrec

Matthieu Mégevand

Lautrec, c'est la légende de Montmartre, le peintre du Moulin-Rouge, du Mirliton, celui qui immortalise Bruant, la Goulue, Jane Avril. Mais c'est aussi un petit homme foutraque, issu d'une famille de la haute noblesse de province, atteint d'une maladie génétique qui fragilise ses os et interrompt sa croissance. Fasciné par les cabarets, les bals, les bistrots, les théâtres et les prostituées, il peindra des hommes et des femmes toute sa vie, négligeant le paysage et la nature morte. Alcoolique, rongé par la syphilis, il meurt à trente-six ans en laissant une œuvre foisonnante et inclassable.

En mettant en scène l'obsession de Henri de Toulouse-Lautrec pour la peinture, celle qui montre les êtres humains dans ce qu'ils ont de plus brut et de plus vivant, Matthieu Mégevand s'éloigne des représentations habituelles pour dresser le portrait de l'artiste en *voyant* et de l'homme en *possédé*.

Matthieu Mégevand, écrivain et éditeur suisse, a publié plusieurs romans. Lautrec *est le deuxième volet, après* La bonne vie, *d'une trilogie sur la création.*

Flammarion

Lautrec

Du même auteur

Jardin secret, L'Âge d'homme, 2007.
Les deux aveugles de Jéricho, L'Âge d'homme, 2011.
Ce qu'il reste des mots, Fayard, 2013.
Les lueurs, L'Âge d'homme, 2016.
La bonne vie, Flammarion, 2018.

Matthieu Mégevand

Lautrec

Flammarion

978-2-0814-8759-8
©Flammarion, 2019.

À Marin, Élise et Roxane

« Parce que j'ai la dimension de ce que je vois
Et non la dimension de ma taille… »

Fernando Pessoa

Ces mains grosses et boudinées, déliées pourtant qui saisissent une pince brillante entre deux doigts puis l'enfoncent dans la cavité abdominale. Ces mains fortes qui attrapent le scalpel et découpent d'un geste vif un lambeau de peau pendouillant au-dessus du trou béant que forme le bas-ventre. Le sang qui gicle, les viscères bleus comme des pierres, la chair noisette, le pus ambre, les tripes cramoisies : de cette bouillie rougeâtre quelques sons de macération, de succion s'échappent, le grincement des instruments qui s'entrechoquent, le claquement des tissus qu'on découpe.

Par-dessus, vêtu comme pour aller au bal, une serviette blanche nouée autour du cou, un gros homme pérore.

« Vous voyez, messieurs et mesdames, qu'il n'y a toujours pas d'écoulement. Pourtant l'artère épigastrique a été involontairement sectionnée par notre

cher interne ici présent. Oh, ne baissez pas la tête mon jeune ami, montrez-vous, que tout le monde puisse vous voir. Oui, c'est très bien. Voilà donc le résultat : une artère vitale endommagée, qui, il y a quelques années à peine, aurait interrompu net cette opération – et, je dois vous le confesser, réduit drastiquement les chances de survie de notre malade. Eh bien, grâce à la pince hémostatique de mon invention que je vous ai montrée tout à l'heure, il m'a été possible, et j'ose le dire, aisé, de stopper le saignement. Un instrument de haute précision, messieurs et mesdames, une pure merveille technologique, fabriqué tout en acier lorrain selon mes instructions. Grâce à cette pince, fixée solidement, plus d'écoulement sanguin, le flot est immédiatement tari, ce qui me laisse le temps de réparer les sottises de notre interne. »

L'homme au plastron blanc parle fort et avec un accent forcé de paysan de la Beauce. Il a les bras tendus et les mains toujours farfouillant dans le corps dépecé de la patiente. Ses épaules massives tournent l'une après l'autre, sa tête fait de grands demi-cercles, le menton pique d'avant en arrière et les yeux roulent dans chaque coin de la pièce. Il crâne, il cabotine.

Dans la salle aux plafonds hauts et aux longues fenêtres, la foule s'agglutine. C'est que le chirurgien Jules Péan est une légende. La première ablation de la rate, d'un kyste de l'ovaire, des diverticules de la vessie, la première résection du pylore : c'est lui. La

pince hémostatique, la pose des premières prothèses de la main, le drain en caoutchouc : toujours lui. C'est un homme gras, vaniteux et vénal, aux favoris légendaires, généreux et fantasque, haï par ses collègues et adoré par la masse de curieux qui se pressent chaque samedi pour le voir découper un ventre ou saigner une gorge en devisant sur le pâté de lapin ou les récoltes de Meunier du pays chartrain.

Ce samedi, l'affluence est particulièrement grande et on se serre autour de la table d'opération et sur les escaliers d'amphithéâtre rajoutés en début d'année pour mieux contenir le public. Car Péan pratique aujourd'hui une nouvelle splénectomie, l'ablation de la rate, qui a fait sa gloire. Depuis deux heures qu'il a débuté l'opération, dans l'odeur forte du miasme, de l'éther et du chloroforme, plusieurs personnes ont dû quitter la salle. La vue du sang d'abord, celle des boyaux ensuite, et surtout : ces grosses paluches qui fourragent à la pince et aux ciseaux dans le corps de la jeune patiente en évoquant la cuisson du cuissot de chevreuil. Des dames livides sont sorties, un mouchoir sur la bouche, des hommes ont tangué jusqu'à la porte, leur haut-de-forme accroché aux mains comme à une bouée, certains ont même tourné de l'œil avant de parvenir jusqu'au couloir.

Péan, lui, vaticine et moque ses collègues Delaunay et Baumgarten qui l'assistent dans les phases complexes de l'opération. « Eh bien messieurs, je vous

trouve bien tendres avec cette rate. Ce n'est pas une femelle du bal qu'on cajole. Allons, allons, soulevez-moi ça ! » Et tandis qu'il parle, le chirurgien sectionne par des gestes vifs les tissus qui rattachent encore l'organe malade à la cavité abdominale. Ses tempes luisent, sur son collier de barbe qui pend bien au-delà du menton des perles de sueur gouttent, sa peau est granuleuse et rubiconde, les plis du cou forment comme des bouées grasses par-dessus le col de sa chemise. Il fait très chaud en ce mois d'été 1891 et les rayons du soleil frappent de plein fouet la fenêtre qui surplombe la table d'opération. Le public et les médecins s'épongent, la patiente au visage livide a les cheveux collés de transpiration, on remplit souvent les cruches d'eau déposées à côté des instruments chirurgicaux.

« Messieurs et mesdames, une dernière incision juste ici et je pourrai procéder à l'ablation. Je vous demande de maintenir le plus grand silence pendant cette phase délicate de l'intervention. » Péan, hâbleur, laisse au public le temps de retenir son souffle pendant qu'il affûte son scalpel et ses ciseaux. Certains, d'instinct, détournent le regard, d'autres font un pas en arrière.

Il en est pourtant un au premier rang qui joue des coudes, passe d'une place à l'autre, soulève ses pieds et ne raterait pour rien au monde l'opération parvenue à son point crucial. L'homme qui se presse ainsi

au plus près du corps découpé, l'œil luisant de gourmandise, ne mesure pas plus d'un mètre cinquante. Le haut de son chapeau melon atteint à peine les épaules de ses voisins et son menton dépasse tout juste la table d'opération. Il a des sourcils drus, des yeux globuleux surmontés de lorgnons, un nez vaste, épaté, des narines encombrées de poils, la lèvre supérieure épaisse et humide, la lèvre inférieure gonflée, une moustache et un collier de barbe épars. Son corps est rabougri, râblé, ses jambes semblent avoir été découpées de moitié, il s'appuie sur une canne en merisier raccourcie à sa taille. Ses habits sont larges, un pantalon quadrillé en tissu épais, un gilet noir boutonné et une grosse cravate nouée à un col blanc rigide. Sur la pointe des pieds, reniflant et grognant, il scrute tour à tour la chair sanguinolente de l'abdomen ouvert et le chirurgien ventru qui découpe des bouts violacés de tissus. Il tient dans ses mains un long cahier noir plié en deux et un gros crayon gris à mine épaisse. Par gestes saccadés il croque les larges mains du médecin, la chair rose et dégoulinante du ventre entaillé, le corps couché et le corps debout, celui inanimé et celui qui s'active, cette bataille entre un amas de tripes et des ustensiles de boucherie.

Ce qu'il faut voir surtout, c'est l'œil : l'œil bombé du nabot qui scrute avidement l'intérieur de la jeune femme anesthésiée, la façon dont il pose son regard sur les boyaux suintants ; la pupille se dilate, l'iris

brille, les paupières se plissent, l'organe visuel tout entier semble trifouiller l'abdomen. Quel secret recèle le for ensanglanté de la chair ? Quels mystères contiennent muscles, tissus, viscères, rate, foie, intestins ? Le petit homme inspecte, trépignant, affamé. Il rajoute quelques traits au croquis, bombe la courbe d'une main, épaissit la ligne d'un os. Sur la feuille, comme prêts à prendre vie : la gueule ogresse de Péan, ses mains qui tailladent les entrailles chaudes, le corps béant de la patiente.

« Nous y sommes ! » lance soudain le chirurgien tandis qu'il extrait d'une main agile le gros morceau de rate malade. « Vous voyez, la tumeur se situe juste ici, poursuit-il en soulevant l'organe spongieux à hauteur d'œil. Elle a atteint un bon tiers de la capsule splénique. C'est extrêmement sérieux. » Péan fait encore une petite pause et simule un soupir pour tenir en haleine son auditoire. « L'opération seule pouvait lui donner une chance à moyen terme, reprend-il. J'affirme même que, sans mon intervention, cette jeune femme n'aurait certainement pas passé l'été ! » Il dépose ensuite la rate sur un plateau de verre à côté des instruments, s'essuie les mains avec un morceau d'étoffe blanc, s'éponge le visage, observe le public qui l'observe et son regard tombe soudain sur le nain charnu qui, au premier rang, griffonne, noircit, n'en perd pas une miette. « Vous, jeune homme, j'ai constaté que vous aviez le cœur

bien accroché ! Si le métier d'artiste vous lasse vous pourrez toujours tenter de vous reconvertir dans la chirurgie. L'anatomie, c'est une fascination commune à nos deux apostolats, n'est-ce pas ? »

Le petit homme soulève alors son crayon, il enfonce ses gros yeux brillants dans ceux du chirurgien, se pourlèche la lippe et dit seulement d'une voix sifflante : « Tu crois pas si bien dire ! » Puis il repose la mine anthracite sur sa feuille, trace un trait puis un autre, relève la tête et tend le cou, l'œil furetant partout où la chair étincelle.

Première partie